

# « J'aime »

(Qu'est-ce qu'un lien affectif?)

*Jean Imbeault*

- 1 -

J'aime cette femme que je viens de rencontrer par hasard et qui m'attire physiquement. J'aime la femme de ma vie. Je ne cesse pas d'aimer, dans ma mémoire, le parfum de la belle actrice française que j'avais croisée, il y a longtemps, dans l'ascenseur d'un hôtel de Québec. « J'aime ma fille plus que tout », me répète une mère. « Je t'aime, papa », dit cette même petite fille pendant qu'elle marche fièrement, main dans la main, avec son père. J'aime ma propre personne, je l'exhibe ou la dissimule, selon les circonstances, je la protège, j'en prends soin. J'aime ce collègue pour son intelligence et la clarté de sa pensée. J'aime l'humble ami qui m'est fidèle depuis trente ans. J'aime le souvenir que je garde de René Lévesque. J'aime les Palestiniens depuis mon enfance, pour leur désolation et leur désespoir. J'aime ce miniature de Marcelle Ferron. J'aime ma voiture. J'aime la musique de Miles. J'aime la Gaspésie. J'aime le Var, avec les Alpes à l'horizon. J'aime lire une page de Francis Ponge avant de dormir...

La langue populaire, soutenait Freud, est plus sage que tous les philosophes, tous les moralistes et tous les psychologues réunis. Je ne me trompe pas quand j'emploie le même verbe, « aimer », pour dire ces penchants divers, ces goûts et ces attraits innombrables, souvent incompatibles, et que je peux, par ailleurs, clairement différencier les uns des autres. Au contraire, loin de me tromper, je confirme ainsi chaque fois une évidence – sans toutefois m'en rendre compte : « j'aime » est l'effet en moi d'un seul et même courant (d'une seule et même énergie) qui me préexiste et me dépasse ; c'est le principe et l'expression, en moi, de la vie en tant qu'on la qualifie indifféremment de « psychique », d'« affective » ou d'« humaine ». Chacun de ces « j'aime » me fait adhérer, involontairement mais irréductiblement, à cette modalité de la vie que Freud assimilait à une mutation : prolifération, diffusion, distribution et

répartition d'une seule et même « libido » (la libido étant, ainsi qu'il le concevait et l'établissait dans *Psychologie des foules...*, « l'énergie des pulsions qui ont affaire à tout ce que nous résumons sous le nom d'amour »).

Les idées abstraites sont nécessaires et indispensables, mais elles n'expliquent rien. Ce sont elles qu'il faut, tôt ou tard, expliquer et comprendre. L'inconscient, la pulsion, la théorie de la sexualité telle qu'on la trouve, exposée et remaniée, dans les *Trois essais...*, étaient des abstractions. « Ce que nous résumons sous le nom d'amour », à l'inverse, est un fait sensible. Bien plus : c'est le fait sans lequel il n'y aurait pas de psychanalyse possible. Une psychanalyse n'est pas un exercice d'herméneutique. Ce n'est pas une pratique ou une science de l'interprétation dont on ferait dériver diverses théories sur la vie psychique. Une psychanalyse, pour l'analyste autant que pour le patient, est d'abord une affaire libidinale. C'est une expédition dans le réseau d'énergie circulante qu'est l'amour, une exploration de ce réseau qui s'étend *dans* le moi, et *entre* les moi(s) qu'il lie ensemble. Réseau dont la description, dans *Psychologie des foules...*, fait dire à Freud qu'« il n'y a [plus] lieu de séparer la psychologie individuelle de la psychologie des foules », puisque l'individu ne commence pas là où finit la foule, et que notre « être-en-foule » ne s'arrête pas là où, comme individu, nous croyons avoir tracé les limites de notre moi ou de notre self.

Cette expédition, il est vrai, est singulière. Elle comporte ses lois, ses balises, ses garde-fous. Elle n'est pas dépourvue d'artifices. Elle est curieusement soumise à un parti pris exclusif pour une certaine forme d'« observation » : « deviner » encore et toujours, et « communiquer ». Rien d'autre. Cette « observation » jette toutefois sur l'amour un éclairage qui le révèle sous son angle à la fois le plus réel et le plus étrange : un entrelacs, un écheveau, qui n'a pas d'origine localisable, pas de pôle, positif ou négatif, pas d'orientation déterminée : qui n'a, littéralement, pas de sens. L'issue de l'amour, Freud le rappelle, n'est pas la vertu. Son objet n'est pas le bien du prochain. « Facteur principal de civilisation », l'amour n'est cependant qu'une colle, un adhésif, un agent de liaison qui se fond dans « le bruit de la vie ».

L'amour, en effet, est partout. Il est dans la passion, la tendresse, la bonté, la charité, le don, l'abnégation et, du même mouvement, dans les tensions, les vexations, les affrontements, les déchirements dont notre vie affective est aussi faite. L'amour est un foyer de contradictions. L'amour qui pousse à l'union sexuelle est ce qui risque de s'opposer le plus vivement à l'amour pour le compagnon ou la compagne de vie. L'amour parental et filial, l'amour entre amis sont les sources des plus grandes rivalités et des haines les plus tenaces. L'amour des figures idéales, l'amour des doctrines, des

vérités, des traditions, des valeurs esthétiques et morales sont en même temps les racines ou les reflets des mépris les plus abjects, des inclinations les plus violentes et les plus meurtrières.

C'est comme si le Freud de 1920 était saisi par une vision nouvelle de ce que la psychanalyse a pourtant toujours été sur le terrain clinique, dès ses débuts, dès les *Études sur l'hystérie*, dès *Dora*. Et cette vision le laisse dans une sorte de tourmente ; elle le contraint à un recommencement. Ce n'est pas du tout qu'il renonce à ses paradigmes de prédilection : démontage et reconstitution de l'« architecture admirable » du symptôme ; mise à plat du « travail » du rêve, inventaire de ses mécanismes, de ses significations, de ses codes multiples, en vue d'amener au jour les forces inconscientes et les souhaits refoulés qui s'y actualisent. Mais il reconnaît (ou il prend maintenant en compte) que le mobile premier d'une psychanalyse n'est pas la recherche de sens ou de vérité, et que la question qui anime réellement une psychanalyse n'a jamais été : que signifie ceci ou cela ? Le mobile premier d'une psychanalyse est l'amour. Le déroulement d'une psychanalyse ne cesse jamais de ramener dans l'actualité la plus vive les déterminants, les modalités et les conditions de notre appartenance à ce réseau libidinal aux limites indéfinies, dans lequel s'écoulent nos vies d'hommes. Et, plus profondément encore : il ne cesse pas de nous rappeler le prix dont nous payons cette appartenance.

Tous les derniers grands textes de Freud me semblent écrits pour illustrer que le régime de l'amour prélève à chaque instant un tribut, une taxe, au cœur de nos consciences, dans l'acte de percevoir. L'amour est une circulation de libido qui détourne et infléchit, de par son mouvement même, quelque chose de notre perception. Le lien amoureux – le lien civilisateur – instaure dans le monde une réalité nouvelle, une « réalité humaine », qu'il nous impose, et qui nous est nécessaire, bien que cette réalité soit, en quelque manière, en discordance avec la réalité des choses.

Dans quelques pages qu'il écrit peu de temps avant sa mort, Freud revient encore une fois sur le cas de l'homme le plus ordinaire, confronté au plus banal des symptômes, réveillé du plus commun des rêves. Il le dépeint désormais comme un être déchiré, radicalement divisé : assujéti d'une part – dans l'intérêt de sa vie d'homme aux contraintes nécessaires, mais contradictoires, de l'amour ; et luttant d'autre part, sous la pression de la réalité la plus immédiate, pour se réapproprier la part de conscience dont l'amour le dépossède...

- 2 -

« J'aime » est donc le motif et l'objet véritable de toute psychanalyse et de toute psychothérapie. Mais quel est le contenu de ce mot, « aimer »? Qu'est-il fait pour désigner? Ou, si l'on voulait s'exprimer d'une façon plus abstraite, plus conceptuelle, plus « scientifique » : qu'est-ce qu'un lien affectif?

C'est le thème central de *Psychologie des foules*.... Freud s'y représente le lien affectif comme un mélange, un tressage complexe de plusieurs brins qui peuvent par moments être distingués, mais qui sont le plus souvent fondus les uns dans les autres. Des brins de consistance et de texture différentes (et même, pour certains, de nature contradictoire) : « Nous aimerions savoir de quelle sorte sont les liens affectifs [...]. Jusqu'ici, dans les théories [que nous avons élaborées à partir des observations cliniques] sur les psychonévroses, nous nous sommes occupés presque exclusivement des liens aux objets tels qu'ils s'établissent à même les pulsions d'amour qui poursuivent des buts sexuels directs. [...] Selon le témoignage de la psychanalyse, tout lien affectif de quelque durée entre deux personnes contient un fond de sentiments négatifs et hostiles. [...] Nous avons aussi remarqué, dans le cadre de l'investissement d'objet habituel, des liens qui correspondent à la pulsion [sexuelle], mais en tant qu'elle est détournée de son but sexuel direct. [Tout comme pour ce que nous observons maintenant dans le comportement des foules], nous avons alors compris que nous avons affaire à des pulsions d'amour qui, sans pour autant agir avec moins d'énergie, n'en sont pas moins détournées de leurs buts originels. [...] Nous avons décrit ces liens comme des degrés de l'état amoureux, et nous avons reconnu qu'ils entraînent un certain préjudice pour le moi. C'est à ces manifestations de l'état amoureux que nous allons maintenant porter une attention plus poussée. [...] Mais par ailleurs, nous aimerions savoir si cette sorte d'investissement d'objet représente l'unique type de lien affectif. [...] De fait, nous apprenons qu'il existe d'autres mécanismes de liaison affective, appelés *identifications*... »

Pour commencer, au cœur de tout rapport affectif, il y aurait donc ce que la psychanalyse a appelé la pulsion, sexuelle, brute, directe, sans filtre, sans intermédiaire, sans aménagement. Mais (Freud n'a aucune peine à le reconnaître), ce début de réponse est entièrement spéculatif, purement théorique. Car la pulsion dans cet état, aucun œil ne l'a jamais observée, aucun de nos sens n'a jamais pu la saisir. C'est le démontage psychanalytique de la névrose qui nous a conduits à la poser là, comme

hypothèse, pour rendre compte de ses effets. La pulsion sexuelle directe, telle que la psychanalyse la définit, est « un être mythique, formidable d'imprécision ». On peut concevoir qu'elle ait une source et un but, et qu'elle rencontre des objets. Mais ce serait une bêtise de penser qu'elle va « d'un sujet à un objet ». Car elle n'a ni pôle, ni direction fixe ; elle n'a aucune durée ; elle est dans le temps, mais elle ne passe pas ; elle n'appartient à personne, pas plus au bébé qu'à la mère ou à la nourrice ; elle n'est jamais la pulsion d'un moi ou de quelqu'un (d'Emma, d'Irma, d'Otto, de Sigmund, de Dora, de Monsieur K., de l'Homme aux loups, de la sœur de l'Homme aux loups, de l'Homme aux rats, de son capitaine) ; elle est étrangère à toute identité, et même à toute conscience. Pour paraphraser ce qui est sans doute devenu, aujourd'hui, l'aphorisme le plus souvent cité dans les colloques de psychanalyse : une pulsion sexuelle directe, ça n'existe pas ! Pourquoi alors en parler comme si elle existait dans le monde observable ? Pourquoi prétendre, contre toute évidence, et répéter, jusqu'à l'absurde, que Freud la considérait comme le seul déterminant de la destinée psychique ? Et pourquoi s'entêter à l'opposer, sur un même plan, aux aléas de l'objectal, ou à l'influence de l'« environnement », comme l'ont fait et le font encore de si nombreux commentateurs et critiques, de Balint à Winnicott, en passant par Fairbairn, Bowlby, et tant d'autres qui se partagent aujourd'hui les tribunes ?

Ce que nous ne cessons par contre de ressentir, à tout instant de notre vie concrète, et dans chaque fragment du monde tel que nous l'habitons et qu'il nous entoure, c'est l'« inflexion » ou la courbure de la pulsion. La pulsion, nous l'éprouvons bel et bien, mais en tant qu'elle est toujours déviée, temporairement déroutée, détournée en quelque façon de son but sexuel d'origine.

Il n'y a pas lieu de vouloir définir trop hâtivement ce que Freud entend par « pulsion inhibée quant au but » parce que l'appellation recouvre un ensemble d'idées très générales, d'images très indéterminées, qui ne se distinguent pas entièrement les unes des autres.

Pulsion inhibée quant au but, cela signifie, sous un premier angle, pulsion se présentant au moi, pulsion déviée dans le moi. C'est totalement différent de ce que Freud avait dénommé, jadis, « pulsions du moi ». C'est de la pulsion sexuelle, mais qui s'actualise dans une appropriation et une individuation : non pas qu'elle me confère mon identité personnelle, ni que je la perçoive d'emblée comme « ma » pulsion, mais plutôt qu'elle m'« affecte ». La pulsion m'« affecte » parce qu'elle se présente toujours au moi comme un *Anspruch*, une revendication, une exigence, « une tâche à

accomplir », un problème à résoudre, un fardeau, un embarras : « un certain préjudice ».

Sous un autre angle, mais qui renvoie exactement à la même idée de problème, de tâche à remplir, pulsion inhibée quant au but veut dire, simultanément, exécution retardée, différée. Freud l'exprime autrement : il souligne que la pulsion sexuelle, du fait même qu'elle s'actualise dans cette sorte d'individuation, s'inscrit dans le temps qui passe, c'est-à-dire : établit, entre le moi et quelques-uns des objets du monde qui l'entoure, un cramponnement, un « lien », un rapport qui s'éprouve dans la durée, un appel, réciproque, qui languit, qui se prolonge, et que la seule perception ne pourrait pas fonder.

Un lien affectif, ça se crée et ça se passe dans le temps. Ça intéresse toujours le temps. C'est toujours une attache, à la différence de ce qui se produit dans l'exécution du dispositif pulsionnel direct qui, selon la théorie (et tel qu'on peut le déduire du symptôme), se dissout instantanément dans l'acte. Dans le lien affectif, le mouvement « naturel » de la pulsion sexuelle est mis en mode « attente », en *stand-by*.

Mais le lien affectif comporte quelque chose de plus profond encore, que *Psychologie des foules...*, puis *Le moi et le ça*, chercheront avec acharnement à expliquer et à comprendre. C'est que ce lien est « le seul facteur de civilisation ». En toutes circonstances, le lien affectif est un mode de coexistence (coexistence ambiguë, paradoxale et contradictoire) ; il fait coexister, partout, l'attachement et l'hostilité ; il intègre, l'une à l'autre, des forces ennemies, irréductibles, qui continuent de s'affronter comme l'eau et le feu et ne perdent jamais, en dépit de cette intégration, leur inclination et leur puissance respectives.

C'est cette étrange coexistence que Freud appelle « amour ». L'amour, dans le lexique freudien, reçoit un sens absolument nouveau et inédit, sans précédent dans l'histoire de la pensée. L'amour comme Freud l'entend n'est nullement en opposition avec l'hostilité et l'agressivité ; au contraire, c'est ce qui ne cesse d'assurer, à l'intérieur même du lien affectif, « une certaine satisfaction » des forces de haine et de destruction.

Reste à voir si ce que nous venons d'énumérer et d'illustrer regroupe toutes les composantes du lien affectif. Nous savons déjà, rappelle Freud, que ce n'est pas le cas. L'expérience de la psychanalyse nous a appris depuis longtemps que le lien affectif comporte encore un autre brin, tout aussi vital et fondamental, mais « insuffisamment connu, et difficile à décrire » : l'identification.

Dans la trame affective (Freud dira aussi : libidinale) qui constitue l'environnement humain, le brin identificatoire est un peu comme le versant virtuel du brin pulsionnel. S'il est vrai que le pulsionnel est une énergie effective, et penche invariablement vers l'acte, immédiat ou différé, l'identification, à l'inverse, tend toujours à transposer cette énergie dans l'ordre d'une pure idéalité.

Désormais, il faudra donc nous représenter le lien affectif, à chacun de ses points décelables, comme un alliage : de pulsionnel et d'objectal ; de direct et de détourné ; d'instantané et de durable ; d'aigu et de chronique ; de moi et de non moi ; d'avoir et d'être ; d'actuel et de virtuel...

### - 3 -

Pulsion *zielgehemmt*, inhibée quant au but : nous venons de la représenter comme la pulsion sexuelle en tant qu'elle passe en quelque manière par ou dans ce que Freud appelle le moi, ce transit causant un retard dans l'exécution de la mécanique pulsionnelle et créant ainsi une sorte d'attache, de relation entre le moi et des objets qui, en droit et au sens psychanalytique du terme, ne sont pas les siens. Certes, ce point de vue est très restreint ; il ne nous permet pas d'embrasser la notion dans son ensemble.

Mais il fallait d'abord introduire l'idée que la distinction entre une pulsion sexuelle « directe » et une pulsion sexuelle inhibée quant au but est indissociablement liée à une certaine façon de voir et de définir le moi. Après *Psychologie des foules...*, Freud ne parlera plus du moi autrement que comme la différenciation, jamais complètement achevée, d'un « ça » dont il demeure toujours étroitement tributaire.

Si, comme Freud l'affirme, cette force sexuelle détournée est bien l'un des brins constitutifs de tout lien affectif, de tout rapport amoureux, il convient maintenant de se demander : ce détournement est-il le résultat d'un développement individuel, d'une quelconque maturation? Ou en termes plus concrets : quel est le bagage pulsionnel du nouveau-né? le nouveau-né ne serait-il animé, à sa naissance, que par des pulsions sexuelles « directes », et ne deviendrait-il apte au lien affectif qu'à la faveur d'une croissance progressive de son moi?

À cette question, la réponse est clairement non. Le lien affectif ne se développe pas, ne s'acquiert pas, ne s'enseigne pas. Le bébé qu'on nourrit ou qu'on réconforte la nuit en le berçant, le bébé qui sourit ou qui pleure, est déjà un amoureux absolu. Il ne

le sera jamais davantage : ni quand il manifestera son appréhension ou sa hardiesse à la garderie ; ni quand on le conduira pour la première fois à la maternelle ; ni quand il devra s'engager dans la vie érotique des grands, à l'adolescence ; ni quand il s'éprendra de celle ou de celui qu'il croira être l'amour de sa vie ; ni quand il se passionnera ou s'angoissera, à son tour, pour ses propres enfants. Le sexuel détourné, le pulsionnel durable et chronique est tout de suite présent, dès le premier jour, dans l'univers de l'enfant. S'il est vrai que chaque enfant, dans son histoire personnelle, revit pour son compte l'étape charnière de l'inhibition de la pulsion sexuelle, il faut reconnaître en même temps que la pulsion détournée se manifeste, dans ses effets, avant tout développement et avant toute croissance.

Aussi déconcertant que cela puisse être, la pulsion inhibée quant au but est d'emblée dans le ça.

Le ça ne se réduit pas au corporel et à l'organique. Le ça est aussi un plan d'existence impersonnel et trans-individuel, un « patrimoine », dit Freud, « où se transposent constamment les expériences du moi ... ». Patrimoine en perpétuelle transformation, « qui héberge les restes des existences des innombrables moi » qui se sont succédé dans l'histoire de l'espèce. Le moi est une partie différenciée du ça, mais toujours, dans le ça, il y a déjà du moi. Dans le ça, la pulsion sexuelle directe et la pulsion inhibée quant au but sont « mélangées » d'une façon telle qu'il est impossible de déterminer où l'une commence et où l'autre s'arrête. Si bien que l'amour infantile, dans son premier élan, actualise une « fusion totale » des manifestations spécifiques à la pulsion sexuelle proprement dite, et des effets liants ou « attachants » de la pulsion inhibée quant au but : « Tous les sentiments que l'enfant éprouve [...] se prolongent sans limitation dans les tendances sexuelles. [...] L'enfant exige des personnes aimées toutes les tendresses, il veut les embrasser, les toucher, les examiner, est curieux de voir leurs organes génitaux et d'être présent lors de l'accomplissement de leurs fonctions excrétrices intimes, il promet d'épouser sa mère ou sa nourrice, quelque représentation qu'il ait de cela, de donner un enfant à son père, etc. Une observation directe, tout comme l'éclairage analytique porté après coup sur les résidus infantiles, ne laisse aucun doute sur la fusion totale des sentiments tendres et des desseins sexuels... »

Ce qui marque l'amour infantile, aux yeux de Freud, ce n'est pas du tout qu'il suive un développement, ni qu'il découle d'une disposition instinctuelle, mais plutôt qu'il s'agence selon un avant et un après, de part et d'autre d'un événement non datable, auquel la psychanalyse donne le nom de complexe d'Œdipe. Le complexe



d'Edipe n'est pas un « stade » qui surviendrait à un âge précis de l'enfance. Il ne vient pas après les stades oral et anal (ainsi que le propagent encore, de manière implicite ou explicite, de nombreux auteurs post-freudiens). Il ne désigne nullement un degré de maturation que quelques-uns (les « bons patients oedipiens ») auraient le privilège d'atteindre, alors que les autres (les « pré-oedipiens ») se verraient confinés à jamais en deçà de cette borne. L'Edipe n'est pas une phase de la croissance. Et à son terme, personne ne se voit décerner un diplôme de « réussite » psychique. L'Oedipe n'est rien d'autre qu'une coupure. Un passage. Ou, si l'on préfère, c'est une sorte de programme, au sens informatique du terme. Ce programme est lui aussi « hébergé dans le ça ». C'est un programme interactif, qui s'exécute selon d'innombrables variantes, au gré des aléas propres à chaque destin individuel. Son aboutissement est un refoulement (c'est-à-dire un retour au ça) au terme duquel chacun s'ajuste inconsciemment, et avec plus ou moins de conformité, aux exigences de la vie relationnelle dans le monde humain.

Du point de vue du rapport amoureux infantile, le seul effet directement observable du refoulement oedipien est de « démêler » les manifestations affectives initialement fusionnées pour les regrouper en deux courants qui deviennent dès lors non seulement distincts, mais étrangers l'un à l'autre : le courant *tendre*, et le courant *sensuel*.

Si l'on s'en tient à l'essentiel, on dira que le courant tendre est une actualisation de la pulsion sexuelle inhibée quant au but dans la vie affective consciente de l'enfant. L'amour tendre est à la fois une soustraction et une addition, une épuration et une intensification : d'une part, l'abandon – la mise à l'écart – des buts spécifiquement sexuels qui s'exprimaient dans les manifestations affectives du premier versant de l'Edipe ; de l'autre, la consolidation de la relation affective à la faveur d'un appui (d'un « étayage ») sur les fonctions et les attachements inhérents à la satisfaction des grands besoins vitaux.

Le courant sensuel, quant à lui, ne deviendra véritablement manifeste qu'avec la puberté, et englobera la part de sexualité qui est reléguée du côté du refoulé pendant la traversée du complexe d'Edipe. Mais cette formule, si juste qu'elle soit, continue de nourrir une vaste confusion, autant en théorie qu'en clinique, parmi les psychanalystes. De nombreux psychanalystes gardent, en effet, une sorte de prédilection pour la conception mythique de la pulsion ; ils aiment penser que le refoulé correspond strictement, et point pour point, à un sexuel « pur », à la pulsion sexuelle directe. Et il est vrai que s'il en allait réellement ainsi, il serait facile de départager le pulsionnel de

l'objectal, le sexuel de l'attachement affectif, aux diverses étapes du déroulement d'une psychothérapie ou d'une analyse.

Pourtant Freud, dans ses écrits cliniques, dans *Dora*, dans *Le petit Hans*, dans *L'homme aux loups*, ne cessait, déjà, de montrer le contraire : ce qui est refoulé, au terme de l'Œdipe, ce n'est pas tant le sexuel proprement dit que l'*amour sensuel*, c'est-à-dire « les composantes pulsionnelles inhibées quant au but » qui confèrent leur actualité aux comportements et aux relations érotiques, et qui « permettent [aux manifestations sexuelles] de durer... ». Toute une épaisseur de l'attachement affectif aux parents, toute une dimension du lien amoureux aux objets se trouve ainsi happée, entraînée, en même temps que les buts sexuels directs, du côté de ce qui est interdit, inaccessible, intouchable, soumis aux lois du processus inconscient. Dans la vraie vie (et même dans la vie à ses débuts), le rapport amoureux est toujours composite. Ce que d'aucuns s'entêtent à appeler « la » relation d'objet n'a jamais, dans la réalité, ce caractère univoque. La relation affective (l'attache simultanée et réciproque du moi à l'objet, de l'objet au moi) n'existe et ne subsiste que dédoublée, clivée, à chaque instant, en deux feuillets irréductibles qui s'étendent dans ces deux dimensions étrangères l'une à l'autre, et ne cessent de s'éloigner l'un de l'autre.

C'est d'ailleurs là, dans ce clivage, que Freud voit la source des misères et des impuissances qui caractérisent la vie érotique et les échanges sexuels chez l'adulte. Certes, l'adulte demeure habituellement capable, selon diverses variantes, d'accomplir la fonction de reproduction. Mais dans sa tentative, sans cesse infructueuse, de concilier l'objet du courant tendre et l'objet du courant sensuel, il doit compliquer toujours plus sa vie sexuelle : il lui faut l'assujettir à toute une série de tabous, de substitutions, d'artifices, de feintes, de scénarios, de commerces, de mensonges, de trahisons réelles ou imaginaires, qui en tissent la trame intime, et la rendent foncièrement erratique, toujours précaire.

Or cette complication, *mutatis mutandis*, sera aussi celle de la vie sociale dans son ensemble...

#### - 4 -

Ce que la langue commune appelle « amour », Freud se le représente de cette façon totalement inédite : une attache, indéfinie ; un lien formé comme un tressage de fils constitués, entre autres, de forces sexuelles, directes, ou détournées de leur but ; un assemblage de brins hétérogènes qui semblent le plus souvent fondus les uns aux

autres, mais au milieu desquels il en vient à distinguer, assez tard, l'identification, qu'il avait cependant remarquée, comme manifestation clinique, dès le début de ses expériences thérapeutiques avec les hystériques.

« L'identification », ainsi qu'il l'introduit dans *Psychologie des foules*, « est connue de la psychanalyse comme expression première [du] lien affectif... ».

Connue? Il ne faut rien exagérer. Il ne s'agit pas de prétendre que la psychanalyse sait tout de l'identification, ni même qu'elle la connaît assez pour en faire une étude systématique. À la différence, par exemple, des auteurs du *Vocabulaire de psychanalyse*, Freud ne donne jamais de définition générale de l'identification. Il dit même qu'il ne se sent pas capable de l'aborder d'« un point de vue métapsychologique ». Sa seule ambition semble être d'en repérer le trajet et les effets au sein du tressage dont est fait le lien affectif. Il s'accommode fort bien de ce que la notion reste enveloppée, pour lui autant que pour ses lecteurs, d'un nuage d'indétermination. Freud, au fond, se laisse mener par les faits tels qu'il les rencontre ; il ne dégage et n'énonce, à propos de l'identification, que ce dont il a absolument besoin pour continuer sa route.

Expression première du lien affectif? Oui, mais pas au sens chronologique du terme. Dans le temps, dans la durée, l'identification ne vient pas nécessairement « avant » quelque chose d'autre. Ce serait même le contraire : dans le cours des événements de la vie, le rapport sexuel au monde est « sans doute antérieur à l'identification ». Et par ailleurs, en regard d'une hypothétique « origine » de l'amour, investissement pulsionnel et identification ne sauraient être distingués l'un de l'autre.

Si l'identification revendique une primauté, c'est d'un point de vue constitutif en tant que composante du lien affectif. La conception (ou plutôt : la vision) freudienne de l'identification se cristallise dans *Totem et tabou*. À partir de *Totem et tabou*, Freud ne doute plus que l'identification soit « au principe » du lien affectif. Dans le prototype de lien affectif que sera à ses yeux l'attachement des fils de la horde (et celui, ultérieur, de leurs héritiers) pour le Père qu'ils se souviennent d'avoir assassiné, l'identification est ce qu'il y a de plus fondateur, de plus irréductible, de plus indestructible aussi. Il y voit, en même temps que le fondement d'une disposition commune de nos mémoires, le ferment d'« une certaine immortalité », ou plutôt : du sentiment que nous avons de cette immortalité. C'est par l'identification que s'est établie la relation, toute affective, que les hommes ont entretenue depuis toujours avec l'âme immortelle et le divin, relation qui a joué jusqu'à maintenant un si grand rôle

dans notre destinée collective. Mysticisme? Bouffonnerie pseudo anthropologique? Incursion tendancieuse du côté des spéculations théologiques? Mais non. Constat clinique, tout simplement. Prise en compte raisonnée de ce qu'il y a de plus puissant et de plus effectif dans toute forme de psychothérapie, dans toute relation d'aide, dans toute demande d'écoute, dans toute réceptivité aux influences les plus diverses : *die gläubige Erwartung*, l'attente croyante, la suggestibilité foncière de l'humain. Dans leur rapport complémentaire, la suggestion et la croyance sont les manifestations d'amour les plus concrètes qui soient ; ce sont les moteurs essentiels de ce que la psychanalyse appelle, dans une perspective purement technique, le « transfert ».

Pour illustrer ce que serait cette « expression première » du lien affectif, Freud fait appel, encore une fois, à l'un des principaux personnages de son théâtre théorique, le « petit garçon », qu'il transplante dans « la préhistoire du complexe d'Oedipe » : « [Ce] petit garçon [...] voudrait devenir et être comme son père. Disons-le tranquillement : il prend son père comme idéal. »

À la première lecture, nous entendons « idéal » sur son versant substantif. Nous comprenons : le petit garçon prend son père pour modèle, pour l'exemple auquel il doit ressembler en tous points. Et nous avons pleinement raison, si nous nous pensons alors à la modalité de l'identification qui correspond au lien que le petit garçon établira, secondairement, avec l'instance psychique fixe et consolidée que Freud choisira d'appeler « idéal du moi ».

Mais les pages subséquentes mettent en évidence une autre modalité de l'identification : mouvement beaucoup plus « direct et immédiat », dans lequel « le lien porte sur le sujet du moi [plutôt que] sur son objet. »

Lien « portant sur le sujet du moi »? Qu'est-ce que ça veut dire? Lien de quoi à quoi?

C'est l'un des très rares passages, dans les écrits de Freud, où figure le mot sujet.

Bien avant que de s'assujettir à un modèle, le petit garçon se lie « subjectivement », à lui-même, en boucle. Tout comme Freud conçoit que le moi se fonde, d'un même élan, en émergeant du ça et en replongeant dans le ça, il dit que le petit garçon établit, d'un seul mouvement, son « être propre », en se reliant à l'existence à sa propre immanence. Mais ce lien ne peut se créer qu'en passant par ce que l'autre, dans ce qu'il lui donne à percevoir, comporte ou transporte avec lui d'« idéal » en son sens premier, sur la face adjectivale du terme.

Au mot « idéal », l'usage contemporain, ici, préférerait sans doute celui de « virtuel ». Virtuel entendu, toutefois, dans un sens un peu différent de celui qu'il a acquis depuis qu'on l'applique à l'univers qui s'est inventé avec l'ère informatique. Virtuel ne désigne pas d'abord une nouvelle forme d'inscription ou d'écriture supportée par un réseau de machines. Il n'est pas synonyme de fictif, et encore moins d'imaginaire : il ne désigne ni un fantasme, ni un produit de l'imagination, ni la représentation qui se forme, dans la tête, après qu'on ait perçu un objet. Au contraire, virtuel veut dire : qui est coextensif, comme une sorte de halo, à l'actualité de ce que je perçois ; qui coexiste « idéalement », dans et avec le perçu.

Ainsi, ce que nous venons tout juste de proposer deviendrait : bien avant que de s'assujettir à un modèle, le petit garçon établit son être propre et se relie à l'existence, mais ce lien s'effectue en passant par tout ce que l'autre, dans ce qu'il lui donne à percevoir, transporte avec lui de virtuel.

Pour revenir à l'identification telle que Freud se la représente dans la parabole du petit garçon de la préhistoire du complexe d'Oedipe : il ne serait pas exact de penser que quand ce petit garçon s'identifie « directement et immédiatement » à son père, il se reconnaît distinctement, déjà tout fait, dans l'image de l'homme qui se tient devant lui. Il faudrait plutôt concevoir ce paradoxe : devant son père, le petit garçon se lie subjectivement à sa propre existence, mais ce lien à lui-même s'actualise en passant par des virtualités auxquelles il s'assimile et qui sont inhérentes à ce visage qu'il voit, à ces yeux qui le regardent, à cette voix qu'il entend, à la parole portée par cette voix (même si cette parole reste encore pour lui, en bonne partie, inintelligible), aux gestes innombrables que l'homme-père pose sous ses yeux...

L'identification est une actualisation et une réactualisation incessante d'un virtuel. Pour autant, le virtuel ne se confond pas avec le possible ainsi que l'affirment tous les dictionnaires. Le possible, dans la vision freudienne, est toujours agencé à la pulsion, comme la pierre est agencée à la pente qu'elle pourra, éventuellement, dévaler ; le possible attend ou plutôt : exige une réalisation, qui doit survenir, tôt ou tard, de manière directe ou détournée. Tandis que le virtuel (l'idéal sous son versant adjectif) n'est pas soumis, pour son actualisation, aux contraintes de la réalisation. C'est une sorte de conditionnel. Un conditionnel comme j'avais pu l'entendre, un jour, dans le jeu de deux gamins : « Moi, je serais Darth Vader ; toi, tu serais un robot ; je t'aurais trouvé sur une planète... »

Le virtuel s'apparente à certains aspects de ce que Pontalis voulait cerner dans *L'enfant des limbes*. Ou encore : il est ce qui s'illustre en négatif dans le conte de Borgès, *Le jardin aux sentiers qui bifurquent*. Le virtuel est d'emblée un « serait » ; plus exactement, c'est un « aurait été », un déjà passé qui, paradoxalement, se conserve et s'échange perpétuellement avec le présent qu'il enveloppe. Pour que le virtuel s'actualise dans l'identification, il n'est pas besoin d'« avoir » l'objet, au présent, comme l'exigerait la pulsion. C'est le sens de la célèbre dramatisation que Freud mettait en avant dans un passage de *Le moi et le ça* : « Dans l'identification, le moi peut abandonner l'objet [...] ; il dit au ça : tu peux m'aimer moi aussi ; vois comme je suis identique à l'objet. »

Le principe du lien amoureux tient justement à cette sorte d'indépendance, très relative, qu'assure l'identification à l'égard des exigences pulsionnelles. L'amour, tout actuel qu'il soit, ne s'accomplit pas nécessairement dans une réalisation effective et objective, pas plus qu'il ne s'épuise en elle.

Cela ne signifie toutefois pas que l'identification puisse faire l'économie de la réalité. L'identification ne met pas le moi à l'abri des exigences et des menaces du monde extérieur. C'est dans la vie pulsionnelle que son effet s'exerce. L'identification entraîne une « transformation », non pas de la pulsion sexuelle elle-même, mais de son énergie, de sa libido. Cette transformation est ce que Freud appelle, à la source, « sublimation » : apparition dans le monde humain d'une énergie sexuelle mobile, diversement utilisable, infiniment « déplaçable »...

## - 5 -

Reprenons, en simplifiant ou en comprimant à l'extrême, ce que nous avons avancé : un lien affectif est un mélange de forces pulsionnelles et d'attaches identificatoires.

Ou encore : c'est un alliage de pulsion et d'identification.

Une pulsion toute seule, une pulsion qui ne s'effectuerait que pour elle-même, n'établirait aucun lien. Au contraire, l'accomplissement d'une pulsion a toujours, à son terme, un effet déliant. (Et du reste, une pulsion toute seule, ça n'existe pas.)

À l'inverse, une identification pourrait être conçue comme un lien qui s'instaure de lui-même. Mais isolée de la pulsion, elle n'aurait pas une teneur proprement affective. L'identification ne se rencontre jamais seule, pas plus que la pulsion. Elle est

*dans* le lien affectif, comme le pli est dans la feuille de papier ou dans la tunique, quand la feuille ou la tunique ont été une première fois pliées.

Pour exposer l'idée abstraite de la « primauté » du pli identificatoire dans le lien affectif, Freud s'en remet à l'exemple théorique du petit garçon qui « voudrait être comme son père, et prendre sa place en tous points », une sorte de postulat d'identité qui lui semble plus fondamental que tout autre rapport.

Mais quand il veut parler des manifestations et des effets de l'identification *in vivo*, il ne complique rien, et ne fait pas le grand écart. Il trouve plus utile de renvoyer son lecteur à la concrétude du symptôme névrotique le plus commun, tel qu'il l'avait observé trente ans plus tôt, dans ses premières expériences d'analyste. Le symptôme névrotique est sans aucun doute une aberration, dans tous les sens du terme. Mais il n'en est pas moins une façon d'aimer (et de haïr), au même titre que les autres formes de lien affectif.

Supposons donc une petite fille, dont la mère serait affligée d'une toux déchirante et chronique. Imaginons que, se trouvant en plein complexe d'Œdipe (c'est-à-dire éprouvant d'intenses émois érotiques devant son père, en même temps qu'une forte hostilité pour sa mère), cette petite fille, en l'absence de toute cause organique décelable, se mette soudain à tousser, de la même toux incoercible que sa mère.

Dans cette toux névrotique, dit Freud, on pourrait reconnaître au moins deux modalités de l'identification.

D'abord, comme dans tout mouvement identificatoire, on y retrouverait le « lien portant sur le sujet du moi ». C'est le lien « subjectif » : le lien de la petite fille à sa propre existence, qui se réédite ici à même certaines virtualités inhérentes à la perception de la toux maternelle ; lien qui, s'il était énonçable (mais il ne l'est jamais), s'affirmerait dans cette sorte de conditionnel magique qui sert aux enfants à programmer et à guider leurs jeux : « je serais ma mère (qui tousse) ».

Mais notre « analyse » de cette toux nous ferait voir aussi que, dans un symptôme névrotique, le « lien portant sur le sujet du moi » est simultanément un « valant-pour ». En s'actualisant, il s'offre, d'un même souffle, comme un double substitut objectal : substitut à la mère aimée du père, exprimant ainsi l'amour érotisé pour le père (« je serais la femme de mon père ») ; et substitut à la mère-objet des tendances agressives ou destructrices (« je supprimerais ma mère, j'existerais à sa place »). De cette manière, soutient Freud, le symptôme assure toujours aux investissements

érotiques et aux forces hostiles une « forme d'expression », une « certaine satisfaction ».

Cette « satisfaction », cependant, il nous serait bien difficile de prétendre qu'elle est pleinement réelle. Il y a, en effet, un monde — un monde entier — de différence entre la toux ordinaire, à peine notable, d'une petite fille, et le fait, pour cette même petite fille, d'être impliquée dans un rapport sexuel véritable avec son père et d'usurper effectivement la place de sa mère dans l'existence. Pourtant, Freud affirmera toujours qu'au revers de la réalité banale de cette toux (grâce à une sorte d'« étayage » sur cette réalité), une part essentielle du monde pulsionnel ne cesse de s'actualiser et de se réactualiser, par le truchement de l'identification.

Sans doute serait-il de bon ton, maintenant, de reprendre les distinctions qu'il convient d'établir entre les multiples applications de l'identification dans le cours des événements psychiques. Par exemple : on expliquerait comment, dans le symptôme névrotique, l'identification est mise au service de déterminants qui maintiennent le refoulement des forces sexuelles — une modalité de l'identification associée à ce que Freud décrit comme la *régression* inhérente au symptôme. Ou encore, on rappellerait que l'actualisation des tendances hostiles dans la névrose est toujours tributaire d'un agencement complexe de mouvements identificatoires désigné comme « idéal du moi », ou « surmoi ». Mais de telles considérations nous détourneraient de l'essentiel.

Car l'essentiel, pour nous, est de cerner l'identification : d'en entourer le contour par un trait aussi net que possible ; de saisir que, dans chacune de ses modalités, et dans n'importe quel événement psychique, l'identification est ce qui s'actualise sans jamais se matérialiser complètement.

Pour autant, l'identification n'est pas une imagination. Ce n'est pas une fantaisie, pas plus qu'un fantasme. L'identification a une actualité. Mais cette actualité n'est pas en tous points assimilable à ce qu'on reconnaît comme réel.

C'est sans doute l'une des hypothèses freudiennes les plus osées, et les plus cruciales aussi : celle où il propose que, de par la propriété qu'elle a de s'actualiser à la place des investissements sexuels d'objet (non seulement dans la névrose, mais dans la vie psychique en général), l'identification a pour effet de « sublimer » l'énergie des pulsions sexuelles, de tirer cette énergie — la libido — hors des ornières de la pulsion, de la libérer de l'implacable mécanique de la pulsion directe, de la rendre mobile, transportable, déplaçable, transférable, apte à circuler mais aussi à être recyclée,



accumulée, stockée en réserve, puis réutilisée afin de procurer aux pulsions une issue qui, toutefois, ne coïncide plus avec celle à laquelle elles sont naturellement destinées.

À toutes les étapes de la vie psychique, à tous les instants de « l'action individuelle et collective », chaque identification est donc à la fois, mais d'un seul mouvement, une consommation et une production de cette libido mobile que Freud, tardivement, se met à appeler « déssexualisée »...

## - 6 -

Une énergie sexuelle, mais « déssexualisée », tirée hors des ornières de la pulsion directe ; une énergie rendue mobile, déplaçable, apte à être stockée et réutilisée...

Libido déssexualisée.

Le terme, encore aujourd'hui, a quelque chose d'obscur.

Désigne-t-il un fait qu'on peut observer? Le fruit d'une déduction logique? Une théorie? Une intuition, au sens que Bergson donnait à ce terme?

En réalité, c'est un peu tout cela. Freud dit que c'est une « hypothèse ». Et c'est une hypothèse qu'il énonce tardivement. Mais on voit sans peine que cette hypothèse, qu'il qualifie d'« indispensable », se rattache à des préoccupations de toujours. Elle surgit dans *Psychologie des foules*, puis s'élabore dans *Le moi et le ça*, en même temps que semble enfin apparaître un fil commun à une série d'énigmes très anciennes, si anciennes qu'on pourrait même les associer aux fondements de la pratique et de la théorie psychanalytiques.

Qu'est-ce qui relie les unes aux autres ces énigmes que sont la féminité, l'émotion paranoïaque, le sentiment social, les modalités de la sexualité que la psychanalyse appelle « infantile »? Freud croit être maintenant en mesure de le dire : c'est la circulation d'une même énergie.

Il n'y a rien de comparable à la femme dans la nature. Une femme n'est identique ni à une femelle, ni à une mère. La femme est une apparition, une *Kulturschöpfung*, une création de la civilisation, création qui découle d'un investissement *de novo* de la « fonction féminine » dans la rencontre sexuelle, une certaine quantité de libido se trouvant transférée, sous la « pression » des exigences propres au devenir humain, de la fonction masculine à la fonction féminine.

L'émotion paranoïaque provient d'un déplacement analogue, l'énergie d'investissement étant retirée à une motion érotique inavouable pour être reportée sur son exact négatif, procurant ainsi à cette motion érotique « une certaine satisfaction » satisfaction pour le moins antinomique à même l'actualisation d'une motion hostile.

Le sentiment social, indissociable de la vie de tous les humains, est lui aussi le résultat d'un semblable transfert d'énergie, mais cette fois depuis une attitude de rivalité hostile « qui n'a aucune perspective de satisfaction » dans un certain contexte, à une attitude aimante qui offre, dans le même contexte, « beaucoup plus de possibilités de décharge ».

Ce que la psychanalyse décrit depuis toujours comme « sexualité infantile » ne cesse de manifester cette même circulation d'énergie mobile : les pulsions dites partielles communiquant constamment les unes avec les autres ; une pulsion provenant d'une certaine source érogène pouvant abandonner son investissement pour renforcer une pulsion partielle d'une autre source ; la satisfaction d'une pulsion pouvant se substituer à la satisfaction d'une autre...

Partout des retournements, des substitutions, des satisfactions paradoxales...

« Nous faisons », dit Freud, « comme s'il existait dans la vie psychique une énergie déplaçable qui, en soi indifférente, peut venir s'ajouter à une motion qualitativement différente, érotique ou destructrice, pour augmenter son investissement. Nous ne pouvons absolument pas nous passer de l'hypothèse d'une telle énergie déplaçable. La seule question est de savoir d'où elle provient, à quoi elle ressortit. »

C'est la seule question, mais la réponse ne viendra pas. Du moins, pas telle qu'on l'attendrait. On ne trouvera nulle part de définition formelle de cette libido déplaçable, pas plus que d'indications univoques et précises sur sa provenance. Freud s'emploiera plutôt à tracer deux vecteurs, qui n'en formeront en réalité qu'un seul, et qui resteront à jamais associés à sa conception du lien affectif : la libido déssexualisée entretient un rapport indissoluble, actif, dynamique, cinétique, avec l'identification ; dans son mouvement propre, l'identification est toujours, à la fois et en même temps, une consommation et une production de libido déssexualisée.

Ce curieux vecteur, tel qu'il se dessine de lui-même sous la plume de Freud, s'appréhende difficilement. On tend généralement à le méconnaître. Dans un article très fouillé qu'il serait maintenant utile de relire (*La déssexualisation*, Trans, numéro 8 ;

1997), Dominique Scarfone laissait bien deviner – et même voir – comment ce vecteur parvient toujours à se dérober derrière les apparentes contradictions du texte freudien et les apories reliées à l'introduction d'une « pulsion de mort » dans la théorie générale des pulsions. En effet, la difficulté réelle que l'on rencontre, quand on veut situer à sa juste place l'hypothèse de la libido déssexualisée, ne découle pas d'une impasse théorique. Et le problème concret que pose le vecteur qui se dégage de cette hypothèse n'est pas qu'il mène à une contradiction. C'est qu'il est réfractaire à notre manière habituelle de nous représenter les choses. Il résiste à notre propension naturelle à l'analogie. Il sape l'appui que prend sans cesse notre pensée sur la ressemblance et sur la métaphore classique. Il peut sans doute se penser, mais à même des figures purement logiques, qui regroupent un certain nombre de relations essentielles. Lacan s'était beaucoup intéressé à l'une de ces figures, une petite structure topologique, qu'on appelle bande de Moebius. Ceux qui me connaissent savent combien peu lacanien je suis. Pourtant, je dois l'admettre : fabriquer de ses mains une bande de Moebius est sans doute la bonne façon de saisir le rapport qui s'établit, dans la vision de Freud, entre libido déssexualisée et identification.

C'est facile : il suffit de prendre une bande de papier, de tracer sur l'une de ses faces une ligne droite dans le sens de la longueur, d'imprimer une demi-torsion à la bande, et d'en joindre les deux extrémités en les collant avec du ruban adhésif. Si nous nous bornons alors à relever le parcours de la ligne que nous avons tracée, nous tenons entre nos mains un drôle d'objet, une sorte de boucle comportant trois caractères irréductibles : cette boucle n'a qu'une seule face ; cette face est continue ; cette face continue n'est pas orientable (c'est-à-dire qu'elle n'a ni avers, ni revers, ni début, ni fin, ni avant, ni après).

Or c'est ce que dit Freud, en substance, quand il met en regard identification et libido déssexualisée : l'identification est un lien à la fois déssexualisé et déssexualisant ; dans son mouvement unique, dans son mouvement d'une seule venue, l'identification est, en continu, consommation et production de libido déssexualisée, sans qu'on puisse déterminer ce qui vient avant ou après, ce qui précède ou ce qui suit.

En tant qu'une certaine quantité de libido est, d'emblée, déjà déssexualisée, stockée dans ce que Freud appelle « la réserve narcissique », et virtuellement utilisable, elle est coextensive – et indispensable – à l'actualisation de chaque lien identificatoire, et « elle s'en tient alors », ajoute Freud, « à l'intention principale d'Éros, unir et lier », par les substitutions de toutes sortes, par les satisfactions

paradoxales, par la dissémination des adhésions, par la massification toujours plus vaste et toujours plus dense du monde humain.

Mais en tant que toutes et chacune de ces identifications s'actualisent, selon des modes divers, à la place des investissements d'objet, pour les liquider, elles ne cessent en même temps et en retour de produire de la libido déssexualisée, c'est-à-dire de transposer la libido sexuelle d'objet en libido du moi, tendant ainsi à imposer l'univers du moi comme « seul objet d'amour », isolé et détaché de tout ce qui existe ; « les identifications travaillent alors », comme Freud l'affirme, « à l'encontre des desseins d'Éros, et au service des motions pulsionnelles adverses. »

Éros? Que vient faire ici ce mot? Et d'abord, qu'est-ce que c'est, Éros?

Les simples lecteurs de Freud, ceux qui se bornent, pendant des décennies, à le lire comme il écrit, et qui restent indifférents aux vents des commentaires qui prétendent dissiper le brouillard d'indétermination et d'inachèvement qui enveloppe constamment sa pensée, ceux-là savent qu'Éros n'est pas une entité théorique précise, et qu'il ne trouve jamais à se loger dans des espaces aux dimensions fixes. Ils se souviennent, par exemple, d'avoir longuement médité ce passage aussi transparent qu'indéfini : « Quand l'analyse, dépassant ses limites initiales, fut à même de s'appliquer à la vie psychique normale, elle entreprit de démontrer que [les] éléments sexuels, quand ils sont détournés de leurs fins immédiates et dirigés vers d'autres buts, jouent un rôle capital dans la genèse de l'action individuelle et collective. [...] Il apparaissait ainsi que ce que la psychanalyse appelle sexualité n'est aucunement identique à l'impulsion qui rapproche les sexes et tend à produire la volupté dans les parties génitales, mais plutôt à ce qu'exprime le terme général et compréhensif d'Éros... »

Éros exprime tout ce que les humains condensent de convoitise et d'attachement, de raison et de contradiction, de vertu et de lâcheté, de tendresse et de cruauté, d'espoir et de désespoir, de vérité et de mensonge, quand ils disent « j'aime ».

Ou encore : Éros est « le terme général et compréhensif » qui, en un point du trajet de Freud, marque un chemin déjà parcouru, et expose en même temps, d'une manière nouvelle, sous un angle plus ouvert, ce qui a toujours constitué le champ spécifique de la psychanalyse. Éros ne désigne pas seulement les « pulsions de vie ». Il n'est pas que l'antagoniste théorique des pulsions de mort. Il évoque quelque chose de bien plus réel et de bien plus concret.

Éros dit « le mélange de pulsions » auquel s'assimile la vie psychique, le « bruit de la vie », à tous ses échelons. Il dit le mouvement propre de la vie en tant que la vie ne se reproduit et ne se maintient qu'en se modifiant et en se compliquant toujours davantage. Il exprime l'« amour » au sens freudien, c'est-à-dire : le degré qu'atteint cette complication dans la vie humaine. Il dit alors, et en même temps, ce qui complique la vie à tous les humains. Il ne dit pas expressément le sexuel inconscient. Il dit plutôt cette « sexualité », nouvelle et étrange, qui apparaît et se modifie à mesure que la réalité devient davantage humaine, le mélange en tous lieux du sexuel et du désexualisé, mélange inhérent à l'univers social. Il dit la chaîne interminable des substitutions, la facticité indétectable des satisfactions, la renaissance perpétuelle des illusions : l'essaimage, l'expansion de la libido dans le réseau infini du lien affectif.

À partir de *Psychologie des foules*, un tout nouveau programme est proposé à la psychanalyse. Non plus seulement : qu'est-ce qu'*un* lien affectif? Mais aussi : qu'est-ce que *le* lien affectif? Comment s'agencent *un* et *le*. Comment le bruit assourdissant d'Éros doit être à la fois entendu et filtré, dans tout destin singulier. Comment ce qui, chez l'homme, est individuel, « ne l'est jamais qu'à titre partiel. » Comment l'adhésion dans Éros favorise, mais aussi menace, constamment, la relation de chacun à la réalité du monde tel que l'homme le transforme, et à la réalité des choses telles qu'elles ne cessent jamais, par ailleurs, d'exister.

J. I.